

La seconde racontait, sans commentaires, la façon dont Gontran avait été expulsé de son cercle et les motifs de cette expulsion.

Ces tristes nouvelles furent pour M. d'Antiville un coup de foudre. Il aurait peut-être accepté pour gendre un gentilhomme ruiné, ruiné même par sa propre faute, mais un gentilhomme dégradé par une tache infamante, jamais ! Plûtôt que de consentir à un tel mariage, le comte aurait brisé mille fois le cœur de sa fille.

Une heure après, Gontran recevait son congé, donné avec toutes les formes possibles et enveloppé de tous les ménagements imaginables, mais si positif néanmoins que le jeune homme comprit bien que ce refus était sans appel, aussi longtemps, du moins, que vivrait M. d'Antiville; mais le digne comte dépassait la quatre-vingtième année et n'avait point une de ces natures vigoureuses qui vont jusqu'à cent ans.

En conséquence et pour se réserver l'avenir (avenir qui, selon toute probabilité, devait être extrêmement prochain), Gontran fit à sa cousine des adieux déchirants; il se prétendit enluminé; il parla de mourir (car, hélas! que lui restait-il désormais à faire dans la vie?); enfin il jura d'aimer toujours, d'aimer jusqu'à son dernier souffle, et il n'eut aucune peine à obtenir de Léonie un serment semblable, accompagné d'une boucle de cheveux et d'un baiser, le premier, le seul.

Aussi Gontran se disait-il avec une conviction profonde en montant dans la voiture qui le conduisait à la plus prochaine station du chemin de fer.

— Si ma bonne étoile permet qu'une apoplexie foudroyante enlève mon cher oncle d'ici à un an, il est lumineux comme le soleil que j'épouserai ma cousine.

L'apoplexie si vivement convoitée par M. de Strény vint en effet, mais un peu trop tard.

Avant de mourir, le comte d'Antiville avait eu le temps de marier sa fille à un loyal et bon gentilhomme qui se nommait le comte de Kéroural, et nous devons ajouter qu'il n'avait pas eu à vaincre une résistance bien forte de Léonie.

La jeune fille, éclairée par la réflexion, s'était avouée à elle-même qu'elle ne pouvait pas estimer Gontran, et que, lorsque l'estime est absente, l'amour conduit dans les abîmes et non plus aux sommets.

En apprenant le mariage de sa cousine, le baron murmura :

— Allons, la fortune m'échappe ! décidément, mon étoile est voilée. Oh ! Léonie, Léonie, vous aviez promis, cependant, vous aviez juré !...

Puis il fredonna sur un vieil air mélancolique ce refrain d'une vieille chanson :

Boucle de cheveux et serment,  
Autant en emporte le vent !

Et, ceci fait, il ne pensa plus à Mlle d'Antiville, devenue la comtesse de Kéroural.

Quelques années se passèrent,

Le comte de Kéroural avait réalisé la fortune de sa femme en vendant la terre et le château d'Antiville, et en plaçant les capitaux résultant de cette vente chez un banquier en qui il avait toute confiance.

Le jeune ménage passait ses hivers à Paris, et Gontran le

rencontrait parfois dans le monde, où Léonie obtenait des succès d'élégance et de beauté.

Dans ces occasions (assez rare du reste), le baron de Strény, un parfait comédien qu'il était, savait donner à son visage une expression de tristesse profonde; la tristesse de l'homme qui porte en son sein le chagrin incurable qui le tuera.

Il saluait mélancoliquement sa cousine, sans lui adresser jamais un mot, puis il se tenait à l'écart, silencieux et sombre, dans une de ces attitudes *fatales* que les drames et les romans de cette époque mettaient à la mode.

Léonie ne pouvait arrêter sur lui son regard sans éprouver un frisson involontaire, tout le sang de ses veines affluait à son cœur; elle se disait avec cette crédulité naïve à laquelle les femmes supérieures n'échappent pas plus que les autres :

— Il m'aime toujours, il m'aime plus que jamais. Combien il doit souffrir !... il en mourra peut-être.

Et la pauvre enfant, quoique profondément attachée à son mari et à ses devoirs, éprouvait un vague remords d'avoir oublié ses promesses et trahi ses serments en obéissant à la volonté suprême de son père.

Excepté dans ces occurrences où il attachait sur son visage un masque de mélancolie, Gontran était toujours et plus que jamais un homme de plaisir.

Comment et par quelles ressources pouvait-il suffire aux dépenses de sa vie brûlante? C'est un mystère auquel nous ne nous chargerons pas d'initier nos lecteurs; il nous faudrait, pour être compris, effleurer des matières trop délicates.

Nous nous contenterons de rappeler qu'en tout temps il a existé, et qu'il existe encore à Paris, nombre de beaux jeunes gens, cités entre tous pour le luxe de leurs logis, le grand style de leurs écuries, la désinvolture avec laquelle ils tiennent et perdent des bancs de cinq cents louis, et à qui cependant leurs plus intimes amis ne connaissent ni un arpent de bien au soleil ni un coupon de rente sur l'État.

Gontran se trouvait exactement dans cette situation; il menait un train suffisant, jouait beaucoup, perdait souvent et payait ses dettes de jeu dans les vingt-quatre heures.

De temps à autre, il jetait son dévolu sur quelque riche héritière ou sur quelque veuve jouissant d'une ample fortune, et cherchait à se marier. Tout allait bien jusqu'à l'heure des renseignements, mais, aussitôt qu'une lumière fâcheuse se faisait sur le passé, tout changeait de face et les projets matrimoniaux étaient impitoyablement rompus.

Tandis que ces choses se passaient à Paris, la comtesse de Kéroural mettait au monde sa petite Marthe au château de Rochetaille. Puis, bien peu de temps après la naissance de cette enfant, un immense malheur fondait sur elle à l'improviste: le comte de Kéroural, plein de jeunesse, de force et de santé, succombait en quelques jours aux atteintes d'une violente maladie inflammatoire.

Léonie le pleura sincèrement, et sa douleur fut presque aussi vive que si elle avait éprouvé pour lui un sentiment plus vif qu'une calme et respectueuse affection.

Bien vite, d'ailleurs, elle se vit distraite de cette douleur si légitime et si naturelle.

Gontran de Strény, en sa qualité de parent, ne pouvait manquer de recevoir une lettre de faire-part de la mort du comte.

Lorsqu'il eut brisé le cachet de la double feuille qu'entou